

Feuilleton du Conteur vaudois : les bottes de Cendrillon : (9)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 18

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an : 4 fr. — Six mois : 2 fr. — Trois mois : 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Montreux.

Il nous tombe sous la main une brochure intitulée : *Guide à la vapeur, grande vitesse, spécialement destiné aux étrangers qui visitent Montreux*, par M^{re} Coco, chien savant.

Ce petit opuscule, caché sous le voile de l'anonyme, est palpitant de gaieté, d'humour, de vives saillies. On le lit sans interruption du commencement à la fin, comme on vide d'un trait un verre de champagne où l'écume pétille et déborde. Nous ne voulons pas faire l'analyse complète de ce petit écrit qui, nous n'en doutons pas, sera bientôt dans toutes les mains. Voici quelques lignes empruntées à M^{re} Coco :

« Les mœurs de Montreux sont simples et pures. La charrue de la civilisation moderne, sauf la large balafre du chemin de fer, n'y a pas encore creusé de profonds sillons. Nous avons, à Montreux, des paysans riches de centaines de mille francs, dont la souche généalogique s'est pétrifiée ou carbonisée dans la nuit des temps, généalogie dont chaque fa-

mille princière de l'Europe serait fière; mais dans ce pays, tout cela passe inaperçu.

Le paysan de Montreux, tout en professant pour les titres de noblesse bien portés, toute la déférence qui leur est due, a la simplicité de croire que l'on peut être noble sans titres et vice-versa. Mais la fine fleur de ces mêmes paysans n'est point exempte d'une légère teinte de ce je ne sais quoi qui ressemble très fort, bien qu'en petit, à la nuance qui forme le haut degré de l'échelle sociale à Vienne, St-Petersbourg, voire même à Berne ou à Pékin. Vous les voyez vêtus d'un simple molleton, portant la hotte, béchant et mangeant avec leurs domestiques; bons, hospitaliers, affables et polis envers tout le monde exactement comme ces grands seigneurs de vieille roche qu'on reconnaît à première vue à la simplicité de leurs manières, mais qui voient, à la Montmorency, leur palefrenier à quiconque leur propose de vider une querelle sur le terrain, quand le blason du champion provocateur est d'une four-née plus récente que la leur.

Quoiqu'on fasse pour niveler les conditions sociales, il y aura toujours des degrés qui sépareront le

Feuilleton du Conteur Vaudois.

LES BOTTES DE CENDRILLON

(9)

Il y avait chez cette adorable enfant une telle sollicitude pour son vieux garde-malade, un si grand désir de complaire à tous ses vœux, à toutes ses fantaisies, que, dès le lendemain, dès sa première visite, elle me dit :

— Ami, j'ai pensé toute la nuit à ce que tu me demandais hier, et j'ai trouvé, je crois, de quoi te contenter.

— Il fallait reposer, et non pas fatiguer votre pauvre petite tête souffrante, lui répondis-je d'un ton de doux reproche. Le sommeil vous fait tant de bien!... C'est mal d'oublier mes ordonnances. Je vous en veux beaucoup! et cependant, je vous pardonne et vous écoute. Voyons, qu'avez-vous imaginé?...

— Eh bien! poursuivit-elle, il venait quelquefois chez les parents qui s'étaient chargés d'être ma famille, un ancien ami de ma mère, un vieillard un peu plus blanc, un peu moins bon que toi. J'ai toujours cru qu'avant son mariage il

avait aimé ma mère, aimée d'amour. Celui qui fut mon père fut préféré; mais sa tendresse étouffa sa jalousie, et ce noble cœur resta l'ami de celle dont il ne pouvait être l'époux. Ma mère mourut, et cette affection devint mon unique héritage. Ah!... pourquoi n'a-t-on pas voulu le laisser m'emmener avec lui? J'aurais eu un père!... Mes parents refusèrent, pour faire parade de générosité. Leur générosité me coûta cher! Bien souvent j'entendis le vieillard leur adresser des reproches et même des injures.

— Les étrangers, s'écria-t-il un jour, sont plus sensibles aux pauvres et aux orphelins que ceux même de leur famille. Les parents, dès qu'on a besoin d'eux, dès que la parenté leur coûte une obole, sont les ennemis les plus cruels et les plus inhumains!

En même temps, il me prodiguait des caresses et des consolations. Tout cela se passait aux jours de mon enfance... Un soir enfin, sa franchise le fit chasser. Je pleurai, moi, de le voir partir!... C'était la seule voix amie qui parlait à mon oreille. « Adieu, mon enfant, me dit-il avec émotion, adieu, Rose Blondinette!... » C'était un nom d'amitié qu'il me donnait toujours. Puis il ajouta, en pesant bien sur ses paroles; « Si jamais tu étais trop malheureuse, viens te réfugier chez moi; tu seras ma fille! entends-tu bien?... répéta-t-il encore,

riche du pauvre, l'homme intelligent de l'ignorant, l'honnête homme du coquin. Il y a partout et toujours dans chaque degré de l'échelle sociale, l'essence de ce que les gens de Montreux appellent la *bourtia*.

C'est un principe, une classification de la nature, s'étendant jusqu'au vin qui se dépouille de sa lie

J'insisterai sur la pureté des mœurs de Montreux ; il est rare de voir une population constamment en contact avec l'élément corrompue, l'affluence d'étrangers, être aussi tenace à conserver sa vie primitive. Ici vous verrez, ou vous ne les verrez pas, et si vous ne les voyez point vous ne les reconnaîtrez pas, quelques *soûlons*, quelques petits voleurs de choux, de raisins ou de bûches de bois, comme du temps de Guillaume Tell ; mais des assassins, des voleurs à main armée, en un mot des malfaiteurs de grande espèce, point. Vous pouvez promener vos trésors en long et en large, vous êtes en sûreté. Si vous perdez quelque chose, n'importe quoi, faites battre la caisse dans les quatre coins du village, et allez quelques heures après chercher votre objet chez le juge où il a été déposé.

Et vous, belle lady, qui vous effarouchez quand vous êtes coudoyée, lorgnée à bout portant par un homme insolent ou une femme équivoque, vous pouvez, à Montreux, aller de tribord à babord, en en avant, en arrière, de jour, de nuit, vous ne rencontrerez jamais chez les hommes de la contrée que le silence et le respect qui vous sont dus. — Quant aux femmes, vous pourriez quelquefois en rencontrer qui vous déchireront un falbala avec les aspérités d'une hotte gracieusement portée, si vous passez trop près d'elles. Mais chez ces femmes, dans cet essaim de jeunes et jolies filles qui vont, qui viennent, il ne s'en trouve pas une qui puisse vous faire rougir de l'avoir rencontrée.

ma fille!... N'oublie jamais ce que je t'offre aujourd'hui.... Adieu!... » Et depuis, je n'ai jamais revu le bon vieillard.

Pervenche, épuisée, s'arrêta un moment. Moi, je m'écriai aussitôt :

— Plus qu'une parole encore ! Où puis-je trouver ce protecteur?...

— Ah ! tu ne m'en veux plus d'avoir cherché!... me répondit-elle en essayant un sourire : car j'ai bien cherché le nom et l'adresse, va !... Jugez donc... Il y a près de huit ans de cela... c'est presque la moitié de ma vie. J'ai réfléchi longtemps : enfin...

— Enfin, demandai-je avec anxiété.

— Enfin, l'adresse et le nom, je me suis tout rappelé.

Malgré mes soixante ans, je sautai de joie, monsieur... Si quelqu'un se fût trouvé là, il eût bien ri de me voir si ridicule. Que voulez-vous ? j'étais heureux, j'étais ivre, j'étais fou ! Pervenche n'avait pas eu la confiance de me révéler son nom à elle. Je devais seulement la désigner au vieillard, le faisant ressouvenir de Rose Blondinette.

Je me sentais blessé qu'on me fit un secret. Elle le voyait, la méchante ! et toujours sa bouche resta muette. Sa fierté ne voulut pas même que je pusse, plus tard, mendier une pierre pour sa tombe. Cependant je courus à l'hôtel indiqué.

Il y a pourtant, belle lady, chez les filles de Montreux, quelque chose qui peut vous offusquer pour peu que vous ayez une teinte de ces petites faiblesses féminines, inséparables même de la vertu : je veux dire qu'une femme n'aime pas à voir, ne fût-ce qu'en passant, et surtout dans une paysanne, une femme presque aussi belle, et quelquefois plus belle qu'elle.

Il peut arriver aussi, charmante lady, que vous vous trouviez en face d'une de ces paysannes dont je prône la beauté et la simplicité, cachant un billet doux sous son modeste fichu. — Rassurez-vous, ce billet doux qu'elle cache avec tant de soins, ne peut porter atteinte ni à votre vertu ni à la sienne. Il lui vient de celui que son cœur a choisi ; il lui jure qu'il l'aime, qu'il l'aimera toujours, et lui promet de s'unir à elle dans 2, 3, 4 ou 6 ans, quand les circonstances le permettront ; et à Montreux quand un garçon promet à une fille de l'épouser, c'est, au moral, une promesse de vente qui a force de loi ; mais si, par exception, ce garçon s'avisait d'abandonner cette fille, après lui avoir promis de l'épouser, il deviendrait un pestiféré pour toutes les autres.

Tant que les femmes de Montreux resteront dans ces conditions et qu'elles iront comme les abeilles, ça et là, de fleur en fleur, chercher la vie matérielle par la vie morale, qui, chez la femme surtout, est le travail, Montreux restera une ruche où les bourdons n'auront point d'accès. Mais si jamais le désordre pénétrait dans cet ordre, les femmes seraient déroutées et les hommes les suivraient à la dérive, et, adieu Montreux, objet de notre affection. »

Les voitures étaient moins rapides ; je me plaisais à lutter de vitesse avec elles, à les surpasser même, tant mes vieilles jambes me semblaient alertes et rajeunies.

C'était au faubourg Saint-Germain que devait s'arrêter ma course. Bientôt j'eus traversé la Seine, et, sans me ralentir une minute, je montai presque au galop les larges rues de ce quartier désert.

— Allons, murmurais-je de ma voix haletante et essouffée... allons, courage, vieux courrier ! Si l'ambassade est heureuse, tu te donneras une voiture au retour. Mais, hélas ! l'ambassadeur revint à pied. La grande porte de l'hôtel était tendue de noires draperies de deuil. Le seul ami en qui la mourante pouvait placer son espoir était mort la nuit de la veille.

— Mais qu'a donc fait au Ciel la pauvre Pervenche ? m'écriai-je avec désespoir. Qu'a-t-elle fait, cette innocente victime, pour que Dieu l'abandonne à l'acharnement de la fatalité?...

Je retournai l'œil morne, la tête baissée, par ce chemin que je venais de parcourir quelques minutes auparavant avec l'exaltation d'une si joyeuse espérance.

(La fin au prochain numéro.)